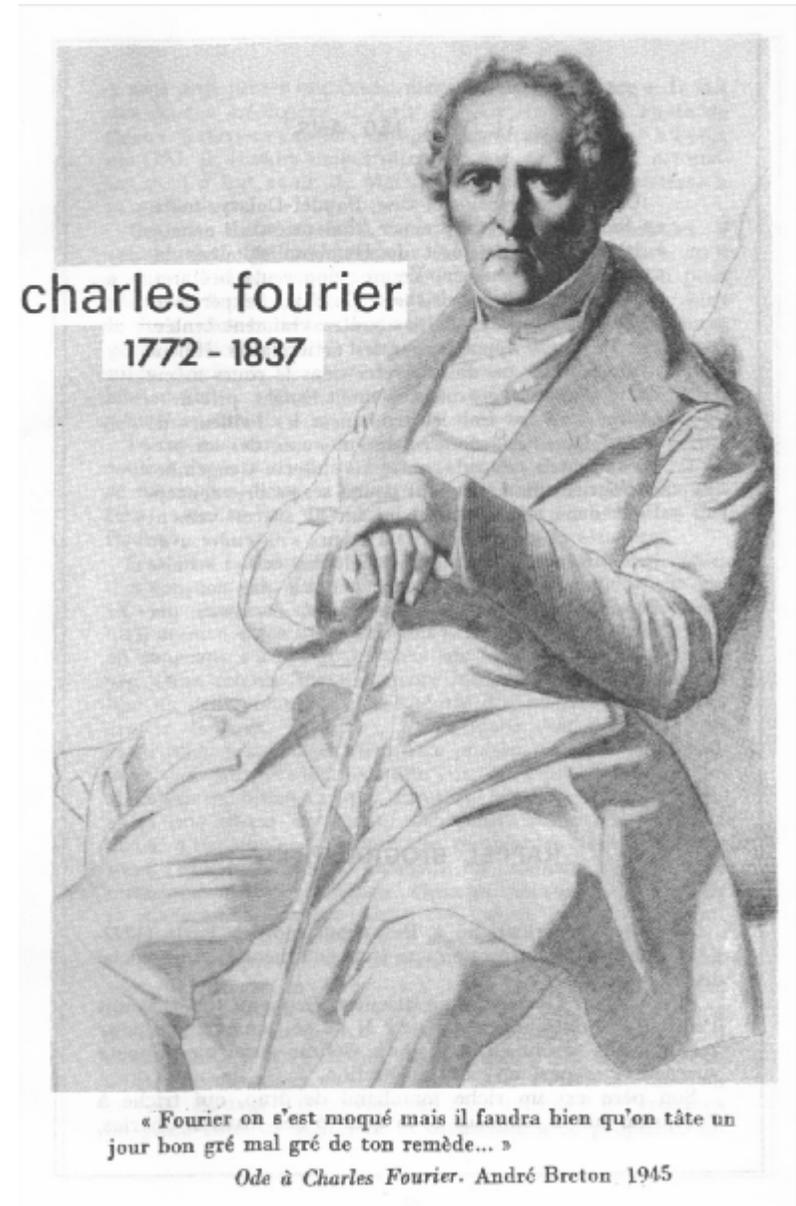


A la recherche
de
Charles FOURIER



LA COLONIE
78113 CONDE-SUR-VESGRE
30 octobre 1983



IL Y A 150 ANS

Un député de Seine-et-Oise. Baudet-Dulary, tente en 1833 de fonder le premier Phalanstère. Il achète à la lisière de la forêt de Rambouillet, dans la commune de Condé-sur-Vesgre. cinq cents hectare)-de terre à moitié défrichée. En fait, l'expérience phalanstérienne ne out pas y être vraiment tentée car les fonds apportés par les actionnaires étaient insuffisants et on dut s'arrêter dans le cours même des premiers préparatifs. Baudet-Dulary prit à sa charge tous les frais et remboursa les bailleurs de fonds. Des dissidences éclatèrent aussi, dès les premiers projets concrets, entre l'architecte Gengembre et Fourier qui ne reconnut jamais ses propres conceptions dans les plans qui lui furent successivement proposés et ne parvint pas à mieux s'entendre avec le jeune architecte Delagenière dont il voulut ensuite s'assurer le concours. Tout ce qui a été conçu à Condé-sur-Vesgre fut expressément désavoué par Fourier...



RAPPEL BIOGRAPHIQUE

« Fourier (Charles), né à Besançon, mort à Paris (1772-1837), philosophe et économiste français, théoricien du socialisme. »

Philosophe ? On pourra en discuter. Economiste ? Il vomit l'économie politique. Socialiste ? Il ne se donnera pas pour tel. D'autres seront en droit de le définir aussi bien : poète surréaliste, expert en politique-fiction.

Son père est un riche marchand de drap, qui triche à l'occasion sur la longueur et la qualité des textiles. Charles, à sept ans, jure « une haine éternelle au commerce ». Il fait des études médiocres, il écrit des poésies légères. Faute de mieux, il devient commis voyageur en étoffes.

Epicier à Lyon, en 1793, il spéculé maladroitement sur des denrées coloniales qu'il a fait venir de Marseille ; il échappe de justesse à la guillotine.

De cette enfance et de cette adolescence tourmentées, il retire un double enseignement : la haine de la violence, qu'il a vue à l'œuvre en 93 ; la certitude que l'association peut résoudre les maux du genre humain : car il a connu dans le Jura « les humbles, mais admirables associations fromagères » (Michelet) et à Lyon, refuge des Vaudois, les fraternités ouvrières. De sa jeune expérience, il retient une aversion durable, non seulement pour le commerce, mais aussi pour le salariat.

Le voilà commis aux écritures ou caissier à Lyon, comptable à Paris dans une maison du quartier du Sentier. Il ne se marie pas, il ne se mariera jamais ; Charles Fourier restera toute sa vie un vieux garçon, ami des chats et des fleurs.

Que lit-il ? Rousseau bien sûr, Owen et Saint-Simon. Mais, il n'apprécie pas du tout ces derniers : d'Owen, il dira que sa « communauté des biens est pitoyable », de Saint-Simon, qu'il énonce « des monstruosités ». Il a sa propre révélation : en songeant « à des recherches sur les destinées », il découvre « une science sociale encore inconnue ». En 1808, il publie un gros volume sur la *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales*. Notre globe doit durer quatre-vingt mille ans, divisés en quatre phases : une phase de malheur, qui dure depuis six mille ans, deux phases d'unité sociale ou de bonheur, qui dureront soixante-dix mille ans, enfin une phase de déclin, sur quatre mille ans. Dans la phase d'harmonie, le printemps remplacera toutes les saisons, l'eau de la mer se changera en limonade, les poissons remorqueront les vaisseaux, l'homme mesurera sept pieds et vivra cent-quarante-quatre ans, dont cent-vingt seront consacrés sans restriction à la poursuite de l'amour sexuel ; la terre comptera trois milliards d'habitants, dont trente-sept millions de poètes égaux à Homère, trente-sept millions de savants égaux à Newton... D'un même élan, Fourier donne deux âmes et deux sexes à toutes les planètes, le pôle boréal étant mâle, le pôle austral étant femelle. Six nouveaux satellites prendront la place de notre lune. Elucubrations d'un cerveau dérangé ? Extravagances d'un refoulé ? On trouvera du génie dans ce délire, de la divination à ce prophète. On verra en lui, tout à la fois, un historien, un sociologue, un mathématicien, un psychologue, un urbaniste, un architecte, un lyrique. André Breton le célébrera « tout debout parmi les grands visionnaires ». Fourier n'attend personne pour se célébrer lui-même : « *Moi seul ai mis fin à vingt siècles d'ineptie politique, et les générations présentes et futures reconnaîtront que c'est moi qui suis à l'origine de leur bonheur immense.* » Il attend le concours de Napoléon, cet hercule qui doit « *élever l'humanité sur les*

ruines de la barbarie et de la civilisation ». Il se considère, tantôt comme le nouveau Newton, celui qui découvre la loi de l'attraction universelle, tantôt comme un autre Jésus. Folie des grandeurs ? Cet illuminé travaille avec la minutie d'un horloger de Besançon, ce passionné de synthèses se complaît dans des descriptions d'entomologiste, ce romantique écrit avec l'application d'un petit comptable.

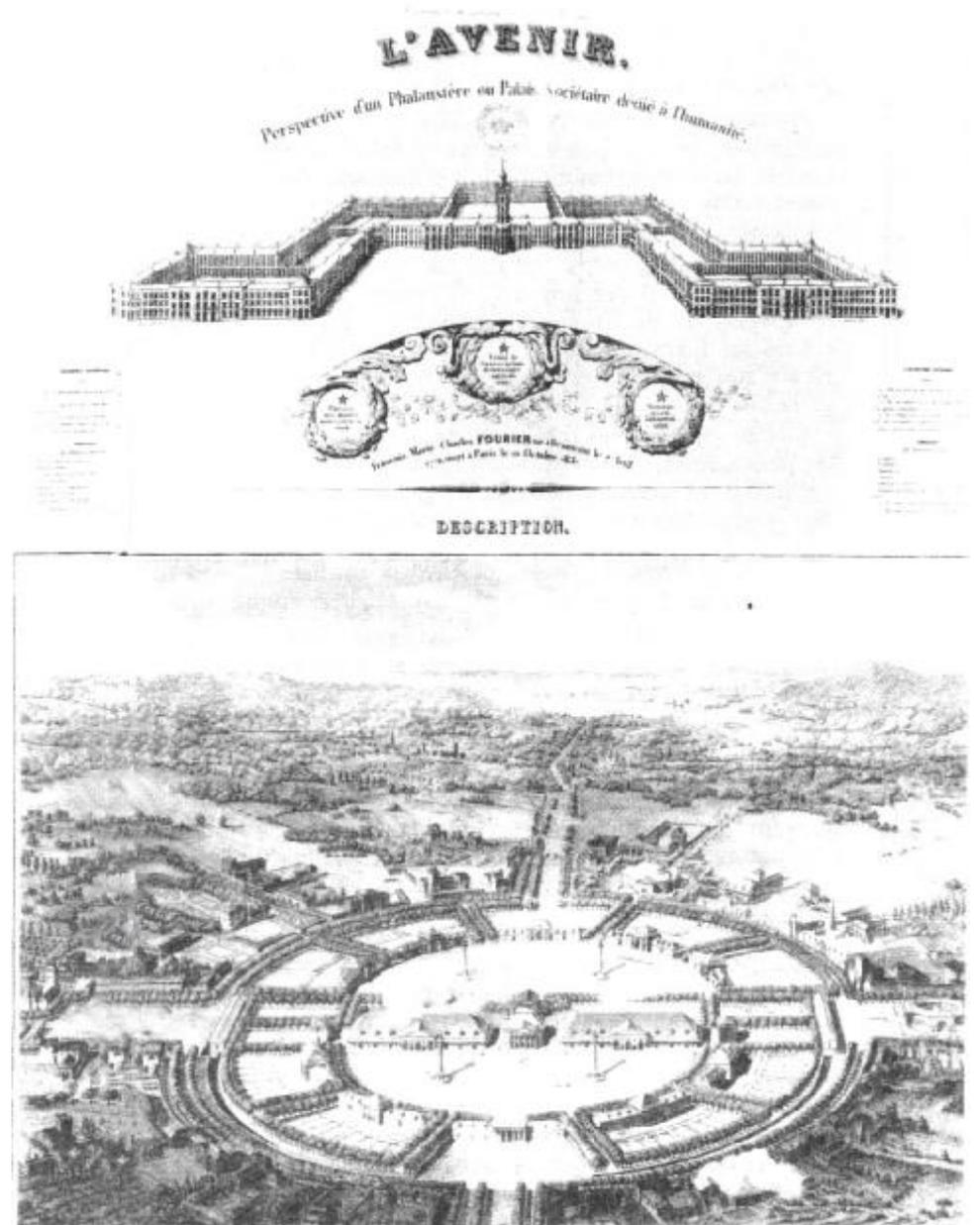
La gloire le fait attendre. Charles Fourier a beau solliciter tous les partis, demander l'appui de la Société de la morale chrétienne, faire appel aux Anglais, chercher des bailleurs de fonds, il ne parvient pas à arracher l'opinion à sa belle indifférence. C'est seulement à partir de 1822 qu'il publie sa doctrine « sociétaire », dans un *Traité de l'association domestique et agricole*, puis dans *Le Nouveau Monde industriel* et dans *La Fausse Industrie*. Bien que ces titres semblent faire écho à Saint-Simon, Fourier s'affirme farouchement hostile à la grande industrie. Il se défie de la société bourgeoise, de l'autorité, de toute révolution. Il meurt pauvre, mais persuadé d'avoir livré à l'humanité la formule du salut. Au cimetière Montmartre, où on l'inhume, son disciple Victor Considérant célèbre en lui « le Christophe Colomb du monde social ».

LE PHALANSTERE

Pour Fourier, l'homme est mû par douze passions : cinq (sensitives) qui se rapportent aux cinq sens, quatre (affectives) qui assurent les rapports entre individus (l'amitié dans l'enfance, l'amour dans l'adolescence, l'ambition dans la maturité, le « familisme », c'est-à-dire le sens de la famille, dans la vieillesse), trois enfin (distributives) qui sont fondamentales, et qu'il met à la base du lien sociétaire : la passion d'intrigue, de rivalité, qu'il appelle la cabaliste, ou contrastante ; la passion opposée, qui pousse à l'accord et à la coopération — la composite, ou exaltante ; enfin la passion de la diversité et du changement, qu'il dénomme joliment la papillonne, ou alternante. Toutes ces passions étant synthétisées par une treizième, l'harmonique.

La combinaison de ces passions, qui doivent toutes être satisfaites, et non pas réfrénées, permet de former des séries de groupes humains. De ces prémisses, Fourier tire deux conclusions.

Sur le plan sexuel, liberté totale : « *Toute femme pourra avoir simultanément, si tel est son goût, un époux, un géniteur pour avoir des enfants, un favori pour vivre dans sa compagnie, et de simples possesseurs.* » Au libre exercice de toutes les formes d'amour, Fourier, qui ne redoute pas d'enrichir son vocabulaire, donne le nom de « mœurs phanérogames ».



Sur le plan social, création de sociétés- de production et de consommation, où les hommes volontairement réunis travailleront et vivront dans la joie. Ces groupements seront des « phalanstères » : le mot associe la phalange et le monastère. Ils évoqueront vaguement les villages de coopération imaginés par Robert Owen, mais avec un luxe de précisions méthodiques dans lequel se marient l'arithmétique et la poésie chères à Fourier.

Le site, d'abord : le phalanstère sera construit « *dans un pays pourvu d'un beau courant d'eau, coupé de collines, propre à des cultures variées, adossé à une forêt* ». Le domaine, ensuite : quatre cents hectares avec bâtiments de ferme et établissements industriels permettant à l'association de vivre en autarcie. Le phalanstère lui-même, enfin : un palais élégant et commode, de la plus belle symétrie, tenant de Versailles et du grand hôtel de ville d'eaux : trois niveaux de cent soixante-deux fenêtres chacun en façade, sept grandes cours intérieures avec des bâtiments à cinq niveaux ; un beffroi de huit étages, la « tour d'ordre », siège du télégraphe, de l'horloge et des signaux chargés de transmettre les instructions aux travailleurs disséminés dans la campagne ; une bibliothèque, un théâtre, une bourse, une galerie pour les expositions, des salles d'études, des réfectoires... Fourier dessine lui-même les plans du phalanstère-modèle, « *palais sociétaire dédié à l'humanité* ».

Doivent y vivre 1 620 personnes, soit 810 de chaque sexe, correspondant aux séries des différents caractères humains. Les repas sont pris en commun, mais peuvent être servis, si on le préfère, dans les chambres individuelles. Ils comportent sept menus, conformes aux exigences de la « gastrosophie ». La cuisine centrale met en appétit.

Toute la phalange travaille : mais tous les travaux sont attrayants. D'abord parce que, selon les exigences de la papillonne, aucun ne dure plus de deux heures. Parce que chacun choisit celui qui répond le mieux à ses affinités, dans la série qui lui est le plus sympathique. Mais aussi parce qu'ils relèvent surtout du jardinage et de l'artisanat rural : horticulture, arboriculture, aviculture, apiculture, pisciculture. Il y a des « cerisistes », des « fraisistes », des « poiristes ». On ne cultive pas de blé, on ne mange pas de pain chez Fourier : il préfère les fruits et les confitures.

Mais les travaux sales, les travaux répugnants ? La réponse est toute simple : les enfants ont un goût particulier pour ce genre de besognes. Une fois sortis des pouponnières pour « bambins, chérubins et séraphins », mobilisés en « petites bandes » et en « petites hordes », ils accompliront avec volupté les tâches qui éclaboussent ou qui barbouillent.

Si le phalanstère est bien une communauté, il ne prétend pas à instaurer l'égalité : il est ouvert aux riches et aux pauvres, qui, répartis en cinq classes, peuvent y vivre selon leurs moyens, dans des pièces plus ou moins grandes, en prenant des repas plus ou moins raffinés, un peu comme feraient les clients d'un hôtel qui comporterait plusieurs tarifs et plusieurs catégories de régimes. L'inégalité, pour Fourier, « entre dans le plan de Dieu ». Mais, en offrant à tous les mêmes services collectifs sous le même toit, le phalanstère vise à rapprocher les esprits et les cœurs.

Juridiquement, et bien que cette formule soit encore rare lorsque Fourier la retient, le phalanstère est une société par actions. Il reste une entreprise de type capitaliste, dont les bénéfices seront répartis à raison de 4/12 au capital, de 5/12 au travail, de 3/12 au talent. Aux investisseurs, on promet même des dividendes plantureux : de 30 à 36 % de leur mise, ou, s'ils préfèrent un intérêt fixe, un peu plus de 8 %. Qui dit mieux ?

La liberté sauvegardée, le salariat aboli, le commerce et la monnaie éliminés à l'intérieur du phalanstère, l'« harmonie parfaite » instaurée en son sein : telle est l'œuvre d'un « grand poète » (dira Michelet), telle se présente « l'Arcadie d'un chef de bureau » (dira Emile Faguet). Mais cette Arcadie, pour Fourier, ne doit pas être une Utopie. Elle est réalisable. Elle sera réalisée.

LES IDEOLOGIES SOCIALISTES

Révoltés par la misère ouvrière, choqués par l'illogisme des crises économiques, un certain nombre de réformateurs anglais et surtout français imaginent une transformation sociale à laquelle ils désirent parvenir, à l'exception de Blanqui, pacifiquement. Saint-Simon prône l'organisation de la production. Owen, ouvrier devenu patron, veut former des associations de producteurs sous forme de coopératives de production. Fourier rêve d'un État sociétaire idéal, où hommes et femmes seraient regroupés au sein de petites communautés agricoles, les *phalanstères*.

« Le travail sociétaire, pour exercer une si forte attraction sur le peuple, devra différer en tout point des formes rebutantes qui nous le rendent si odieux dans l'état actuel. Il faudra que l'industrie sociétaire, pour devenir attrayante, remplisse les sept conditions suivantes :

1. que chaque travailleur soit associé, rétribué par dividende et non pas salarié ;
2. que chacun, homme, femme ou enfant, soit rétribué en proportion des trois facultés, capital, travail et talent ;
3. que les séances industrielles soient variées environ huit fois par jour, l'enthousiasme ne pouvant se soutenir plus d'une heure et demie ou deux heures dans l'exercice d'une fonction agricole ou manufacturière ;
4. qu'elles soient exercées avec des compagnies d'amis spontanément réunis, intrigués et stimulés par des rivalités très actives ;
5. que les ateliers et cultures présentent à l'ouvrier les appâts de l'élégance et de la propreté ;
6. que la division du travail soit portée au suprême degré, afin d'affecter chaque sexe et chaque âge aux fonctions qui lui sont convenables ;
7. que dans cette distribution chacun, homme, femme ou enfant, jouisse pleinement du droit au travail ou du droit d'intervenir dans tous les temps à telle branche de travail qu'il lui conviendra de choisir, sauf à justifier de probité et d'aptitude.

Fourier, *L'Harmonie universelle et le Phalanstère*, 1849. »

LES HÉRITIERS

Fourier fait école : on parle du fouriérisme, comme de l'owenisme ou du saint-simonisme. Les disciples ne manquent pas. Le Jurassien Victor Considérant, polytechnicien, lâche l'armée pour la propagande fouriériste : il publie des journaux : *Le Phalanstère*, *La Phalange*. Héritier des manuscrits du maître, il écrit lui-même un *Manifeste de la démocratie* qui, à certains égards, et avec cinq ans d'avance, annonce le *Manifeste communiste*.

Mais du papier, il faut passer sur le terrain, en concrétisant le phalanstère. Fourier, qui a si longtemps, dans sa petite chambre, attendu le capitaliste capable de financer son rêve, a la joie, avant de mourir, de voir au moins tenter un essai de domaine sociétaire: en 18; 5, quelques hectares de bruyère sont achetés à Condé-sur-Vesgre,

en forêt de Rambouillet, par les soins d'un médecin député d'Etampes, Alexandre Baudet-Dulary, qui démissionne pour construire son phalanstère. L'entreprise avorte faute d'argent. Elle n'engendrera guère qu'une exploitation agricole, héritée du fouriérisme.

Par la suite, les initiatives ne manqueront pas pour renouveler l'expérience. Aux Etats-Unis plus qu'ailleurs, parce que l'espace n'y fait pas défaut et que toute liberté est laissée aux pionniers, on voit surgir une quarantaine de pseudo-phalanstères de types variés, laïcs ou confessionnels, chastes ou licencieux, anarchistes ou capitalistes : celui de Brook Farm, près de Boston (en 1840), réunit des Américains éminents, dont le théologien Channing et le romancier Hawthorne ; celui de Red Bank, dans le New Jersey (1843), qui tiendra douze ans et se prolongera sous la forme d'un hôtel à tendance communautaire ; celui de la rivière Rouge, au Texas (1852), pour lequel Victor Considérant a fait appel, de Bruxelles, aux démocrates de tous les pays, comme aux fervents de l'école sociétaire : il reçoit l'appui d'un riche Américain, Albert Brisbane, converti par ses prédications. La « Société de colonisation » implantée au Texas reçoit le nom de Réunion. Mais elle se heurte à l'hostilité des Etats du Sud, favorables à l'esclavage que le phalanstère a voulu abolir. L'affaire engloutit deux millions de francs. Ailleurs, les incendies s'en mêlent. Les phalanstères n'ont pas de chance.

Pas de chance non plus au Brésil. « Les sectateurs de Fourier, racontera Cabet, résolurent d'aller fonder une colonie modèle. Une première et rude déception attendait nos émigrants au Havre, où force leur fut d'attendre, pendant un grand mois, le bâtiment qui devait les transporter au Brésil. Pour ne point voir leurs faibles ressources épuisées, ils se firent pionniers et travaillèrent au nouveau canal. Enfin le navire partit et, après une longue traversée, les déposa au Brésil. Là, le désenchantement fut complet. Les terres promises par le gouvernement au départ, il fallut les solliciter à l'arrivée. Le meneur s'en chargea et obtint une concession personnelle. Alors il voulut exiger de ses malheureux associés deux cent mille francs et un huitième dans les bénéfices futurs des exploitants. Nos malheureux compatriotes reconnurent enfin qu'ils étaient victimes d'ignobles spéculateurs, et se disposèrent à revenir en France, ruinés, désillusionnés et perdus de santé... » (*Almanach icarien* pour 1843). Le récit assurément est sans complaisance, sous la plume d'un rival en socialisme. Mais il n'est pas invraisemblable. Alphonse Daudet, dans *Port-Tarascon*, s'inspirera d'histoires toutes semblables.

A la postérité de Fourier, appartiennent aussi diverses entreprises dans l'Europe orientale. Un journaliste revenu de France organise un phalanstère en Roumanie, en 1844 : jugé subversif, il est arrêté, les phalanstériens sont dispersés. En Russie, avec le professeur Polochine et le philosophe Alexandre Herzen, un fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères, Mikhaïl Petrachevski, fonde un groupe fouriériste. Aux vendredis de Petrachevski se pressent les intellectuels, et notamment, à partir de l'automne 1848, Dostoïevski. Tenus pour des conspirateurs, ils sont incarcérés en 1849. Devant ses juges, Dostoïevski déclare que « *le fouriérisme est un système pacifique, qui séduit l'âme par sa structure harmonieuse, charme le cœur et ne comporte pas de haine* », son seul tort étant précisément d'être un système. Vingt et un des accusés sont condamnés à mort. Gracié quelques instants avant son exécution, Dostoïevski voit sa peine commuée en quatre ans de déportation en Sibérie. Il écrira plus tard : « *Nos socialistes descendent de Petrachevski.* » Autre disciple de Fourier, le critique Tchernychevski sera arrêté pour menées insurrectionnelles. En prison, il rédigera son roman *Que faire ?* qui diffusera la théorie sociétaire et sera longtemps la bible des révolutionnaires.

Doherty en Angleterre, Bebel en Allemagne (qui publiera un *Charles Fourier*) n'oublieront pas le maître. En France même, après l'échec de Condé-sur-Vesgre, d'autres phalanstères voient le jour : ainsi la colonie sociétaire de Cîteaux, en Côte-d'Or (de 1840 à 1844), et, avec plus d'éclat, le familistère de Guise.

Le familistère de Guise

Guise, patrie de Camille Desmoulins, c'est de nouveau la Picardie : après Babeuf et Saint-Simon, apparaît-elle vraiment comme « le Midi du Nord », où s'exprime « une race inflammable » ? Le fils d'un serrurier de l'Aisne, Jean-Baptiste-André Godin, rêve d'édifier un phalanstère de sa façon. « *Puisqu'il est impossible de faire un palais de la chaumière ou du galetas de chaque famille ouvrière* », il veut « *abriter la demeure de l'ouvrier dans un palais* ».

Un curieux homme, ce Godin : inquiétant par certains endroits et mêlant le farfrelu au concret. On le voit s'intéresser aux expériences de spiritisme. Plus tard, il prétendra localiser les besoins humains dans la boîte crânienne : les organes de la justice se situent sous le frontal, les organes du devoir sous le temporel, et ceux du droit à hauteur des maxillaires.



André Godin a fait son tour de France d'apprenti artisan. Il a rencontré Fourier, lu Owen et Saint-Simon. Il est acquis aux principes de l'harmonie universelle. Mais, comme son sens du réel ne l'abandonne pas, il a pris en 1840 un brevet pour la fabrication d'un poêle de fonte. Son palais sera une usine. Son rêve prendra corps.

En 1846, déjà riche, il crée l'établissement industriel qui va devenir le familistère de Guise : il n'emploie encore que trente-deux ouvriers. En 1856, il installe dans le corps central son propre logis et celui de deux cent cinquante familles ouvrières. L'aile gauche sera construite en 1860, l'aile droite en 1879.

Dans une boucle de l'Oise, à proximité de la forêt, le domaine couvre une dizaine d'hectares, aménagés en promenades et en potagers. Sans atteindre aux dimensions grandioses du phalanstère idéal conçu par Fourier, le familistère est ambitieux : car, pour Godin, la réforme de la société présuppose une réforme de l'architecture. Son socialisme condamne le pavillon individuel, qui peut faire espérer l'accession à la propriété. Il exige l'habitat collectif — château, caserne ou couvent, hospice ou prison... Chacun y est locataire, le montant du loyer étant prélevé sur la paie.

Non, ce n'est pas tout à fait Versailles. Mais Godin, qui dessine lui-même la sévère façade, s'en inspire : un grand corps de logis avec une tour de contrôle et une plate-forme, deux ailes en décrochement, une place de parade. La brique tient lieu de marbre. Quarante-huit fenêtres, multipliées par quatre niveaux. Trois cours intérieures, recouvertes de verrières à charpentes de bois. A chaque étage, une fontaine d'eau courante, des cabinets d'aisances, des « trappes à balayures », qui annoncent les futurs vide-ordures, des appartements à air ventilé, froid ou chaud, qui préfigurent les logements climatisés. Chaque appartement est loué neuf francs soixante, soit trente pour cent de moins qu'un taudis en ville.

Dans les cours couvertes, Godin organise des bals et des fêtes : fête du travail, fête de l'enfance. Dans le parc, il édifie un kiosque à musique, multiplie les bassins, les bosquets et les statues. Il ouvre une école, mixte, laïque et obligatoire, fonde un théâtre, une piscine, une buvette, une salle d'escrime et de gymnastique. Il n'oublie ni la boulangerie, ni la boucherie, ni l'épicerie, ni la buanderie, il crée un corps de pompiers, une fanfare, prévoit une « nourricerie » et un « pouponnât », appelé parfois « bambinat ». L'usine, distincte du « palais », se situe sur l'autre rive de l'Oise.

Dans son fief, Godin applique les idées de son maître Fourier : répartition des bénéfices (25 % mis en réserve, 25 % à la direction, 50 % en dividendes ouvriers). C'est « *salarier le capital et*

capitaliser le travail ». Les tâches sont organisées en séries, les chefs d'atelier sont désignés par l'élection, les salaires sont votés par les associés. On assure l'apprentissage des jeunes, on garantit les soins aux malades, la retraite aux vieux.

Pour être associé, il faut être âgé d'au moins vingt-cinq ans, avoir résidé et travaillé au moins cinq ans dans le familistère : chacun acquiert alors une ou plusieurs parts du fonds social, et encaisse des dividendes qui doublent le salaire. A côté des associés, les sociétaires (plus de vingt et un ans, trois ans de présence) et les participants (après un an de présence) voient leur salaire majoré dans de moindres proportions ; les auxiliaires ne touchent que leur salaire ; les intéressés, qui ont reçu des parts après héritage, ne touchent que les dividendes.

Godin, qui a été fiché en juillet 1848 comme « socialiste dangereux », s'est justifié dans sa profession de foi : « *Je suis phalanstérien parce qu'après une longue étude j'ai acquis la conviction que la théorie phalanstérienne est la société morale constituée et que seule elle pourra conduire l'humanité à la constitution de sociétés parfaites.* »